

# Onfray, un proudhonisme de droite?

---

 [mediapart.fr/journal/france/180620/onfray-un-proudhonisme-de-droite](https://mediapart.fr/journal/france/180620/onfray-un-proudhonisme-de-droite)

Romarc Godin, *Mediapart*, 18 juin 2020

Michel Onfray ne cesse de se revendiquer de Pierre-Joseph Proudhon. Le fondateur de *Front populaire* l'a ainsi proclamé dans ses réponses adressées au journaliste du *Monde* qu'il a publiées sur le site de la future revue, le 24 mai dernier. À la question, « *Comment vous définissez-vous politiquement ?* », le philosophe répond : « *Comme un anarchiste proudhonien* ». Puis il précise : comme un « *anarchiste français* », prenant bien soin de distinguer cette tradition supposément nationale de celle des anarchistes allemands comme Max Stirner et russes comme Bakounine.

Déjà, en 2017, dans sa préface au livre de Thibault Isabel, *Pierre-Joseph Proudhon, l'anarchie sans le désordre*, Michel Onfray proclamait que, contre Marx, « *Proudhon devait être d'aujourd'hui pour être de demain* ». Mais quel peut être le lien entre le penseur bisontin et la réunion des « *souverainistes des deux rives et d'ailleurs* », pour reprendre l'intitulé de l'ambition de la revue ?

## **Un « perdant magnifique », symbole de l'antisystème**

Le proudhonisme n'a jamais vraiment été un mouvement politique, pas davantage d'ailleurs qu'un mouvement philosophique durable. Non que Proudhon soit un penseur sans intérêt ou qu'il n'ait pas eu d'influence (celle sur Marx, par exemple, n'est pas négligeable), mais sa pensée complexe et son peu de goût pour l'organisation politique ont fait de ce philosophe une personnalité isolée.



Pierre-Joseph Proudhon. © DR

L'influence qu'il a eue sur le mouvement ouvrier français, entre 1840 et 1870, est certes majeure, mais elle correspondait très largement à la structure de la classe ouvrière d'alors, encore formée d'artisans qui voyaient dans Proudhon le bon équilibre entre le désir de maintenir leur indépendance et celui de résister au capitalisme industriel naissant.

La Commune de 1871 fut très marquée par un certain proudhonisme et sa défaite sonne le « *glas du proudhonisme* », pour reprendre une formule de Friedrich Engels, qui a cependant été employée en 1870 à propos de la guerre franco-allemande et non de la Commune.

Dès lors, le proudhonisme est à l'abri de toutes les avanies de l'Histoire. Il ne peut être mis en cause dans les désastres du XX<sup>e</sup> siècle, tant du fascisme que du « socialisme réel » ou encore du capitalisme. Inexistant dans les débats qui ont agité ces années sombres, il ne peut être accusé de rien. Il est donc nécessairement innocent de tout, ce qui lui permet de réunir dans un lieu « neutre » les opinions les plus contradictoires.

Et comme Proudhon était isolé, il s'était fâché avec tout le monde. Avec les capitalistes et les libéraux, bien sûr, qui ne lui pardonnaient pas son fameux « *la propriété, c'est le vol* », proclamé au début de *Qu'est-ce que la propriété ?*, paru en 1840. Mais aussi avec les marxistes qui en sont restés à la violente attaque de Karl Marx contre Proudhon dans *Misère de la philosophie*, publié en 1846 en réponse à l'ouvrage *Philosophie de la misère*. Il peut donc se revendiquer d'une détestation de toutes les puissances d'hier et d'aujourd'hui.

Dans son texte déjà cité de 2017, Michel Onfray met en scène les supposés « *bourrages d'urnes* » de Marx dans l'Internationale contre les proudhoniens et les réjouissances tout aussi supposées des marxistes devant l'écrasement de la Commune. « *Ces vingt mille cadavres ont contribué au plus grand bonheur de Marx et des marxistes* », écrit-il. Et qu'importe s'il n'en fut rien, si Marx, le 13 mai 1871, écrivait à Varlin que « *la classe ouvrière était avec la Commune depuis le début* » – s'il a pu critiquer la Commune, cette critique était permanente au sein même de la Commune, comme le met magistralement en lumière le récit de Pierre-Olivier Lissagaray –, et si, enfin, au sein de la Commune, les proudhoniens étaient fort empreints de ce bakouninisme que Michel Onfray déteste tant, et si l'un des courants dominants était celui des Jacobins fascinés par la révolution de 1793 (la Commune a d'ailleurs fini par créer son propre Comité de salut public), que Michel Onfray vomit tant.

Cette récupération de la Commune est assez obscène puisque Proudhon, décédé en 1865, n'a pas connu le mouvement et qu'un de ses plus proches collaborateurs, Henri Tolain, son représentant à l'Internationale, a été Versaillais, un reproche que l'on ne peut guère faire à aucun marxiste... Cette mise en scène d'une Commune purement proudhonienne est cependant utile politiquement : elle permet de construire l'image d'un Proudhon doublement victime des bourgeois de Thiers et des socialistes marxistes. Elle permet donc de rejeter en bloc droite et gauche autour d'un Proudhon qui était, lui, un homme du peuple, vrai ouvrier et fils de paysan, contre un Marx apatride et intellectuel oisif. Bref, relever Proudhon, c'est glorifier l'image d'un peuple victime des élites de tous les bords.

Détesté des gouvernants, des patrons et des socialistes, et incapable de donner naissance à aucun système politique cohérent, Proudhon a donc tout du penseur « antisystème ». Il peut aussi bien plaire à ceux qui voient dans la CGT un pouvoir marxisant néfaste pour la France qu'à ceux qui critiquent le pouvoir étatique et le fonctionnement du capitalisme néolibéral. C'est donc un parfait étendard pour ceux qui veulent « en finir » avec l'existant, sans vouloir renoncer à une forme d'éternité du peuple français que l'homme de Besançon, victime des internationalistes et des mondialistes, incarnerait.

### **Les fondements de la philosophie proudhonienne**

Mais on aurait tort de ne voir dans ce caractère d'attraction des contraires qu'une simple tactique politique. C'est en réalité le fondement même de la pensée de Proudhon qui justifie ces accords entre des positions jugées *a priori* contradictoires. Pour le saisir,

il faut remonter à la métaphysique de Proudhon, qui est parfois assez nébuleuse, comme l'était la métaphysique française de cette époque, mais fort instructive. Le fondement de la pensée de Proudhon, c'est précisément l'équilibre permanent de forces contraires. C'est ce qu'il appelle la « *dialectique sérielle* ». Pour faire (très) simple, Proudhon voit la nature comme un ensemble d'antinomies qui créent des tensions permanentes. La principale de ces tensions est entre l'unique et le multiple, ce qui se traduit en l'homme par une tension entre la subjectivité et l'objectivité. Mais dans tous les concepts de Proudhon cette contradiction est présente : la concurrence ou la propriété peuvent être chacune la meilleure ou la pire des choses.

La méthode de Proudhon est alors celle de trouver un équilibre dans ce conflit permanent. Et la force qui construit cet équilibre, c'est la liberté des individus guidés par la justice et la morale. C'est donc un équilibre toujours précaire, toujours à construire et qui ne peut l'être que par la confrontation permanente, la « *paix belliciste* » qu'il revendiquera dans son traité *La Guerre et la Paix* de 1861. Marx avait beau jeu de voir en Proudhon un hégélien qui n'avait pas lu Hegel : la dialectique proudhonienne n'est pas hégélienne, elle ne repose pas sur le dépassement des contradictions mais sur leur équilibre fragile, et c'est cet équilibre qui crée le mouvement historique. Et c'est là une différence majeure : le progrès se fait par la recherche permanente de l'équilibre, pas par le triomphe d'une réalité nouvelle sur une réalité ancienne.

Cette vision permet à Proudhon de mettre en garde contre toute rupture de l'équilibre : lorsque l'on met l'accent sur une seule partie de l'antagonisme, si, en quelque sorte, on fait triompher un des principes en conflit, alors on menace l'homme, le monde et la société de destruction. D'où sa méfiance vis-à-vis d'un État, démocratique ou non, qui, précisément, impose les vues de la majorité ou d'un souverain, ou de l'Église, qui impose le pouvoir unilatéral d'une divinité sur la société. Proudhon n'est certes pas athée, sa pensée est pétrie de mysticisme et de métaphysique, mais il s'oppose aux Églises.

Quelles conclusions tirer de cette brève présentation ? Que Proudhon ne craint pas les antagonismes, y compris ceux qui pourraient apparaître comme de simples contradictions. Il y voit, au contraire, une force de progrès dès lors qu'ils restent dans une position d'équilibre conflictuel. Cet équilibre est à rechercher à la fois en dedans, au sein des individus et des communautés, et en dehors, dans les relations entre individus et entre communautés. Dans sa vie, Proudhon a clairement agi de la sorte, cherchant chez ses ennemis des appuis à ses idées, tantôt auprès des penseurs socialisants, comme avant 1848, tantôt auprès du pouvoir étatique, lorsque, après 1851, il cherche à convaincre (vainement) le futur Napoléon III de soutenir sa Banque du peuple dans son pamphlet en forme d'invitation pour le chef de l'État *La Révolution sociale démontrée par le coup d'État du 2 décembre*.

Dans ce cadre, la démarche de *Front populaire* se comprendrait mieux : dans l'opposition que Michel Onfray juge structurante de l'époque entre souverainistes et proeuropéens, ou, selon ses propres termes, entre « *populistes* » et « *populicides* », il

lui faut chercher ce double équilibre : réaliser une synthèse *ad hoc* entre souverainistes divers et apporter la contradiction aux proeuropéens. La lecture de Proudhon permet aussi de comprendre pourquoi la position du philosophe peut se modifier en permanence : luttant contre Jean-Marie Le Pen en 2002 et recevant les éloges de sa fille 18 ans plus tard. Dans une vision proudhonienne, il lui est impossible d'écraser le souverainisme d'extrême droite, sauf à affaiblir l'équilibre avec les proeuropéens et donc à les faire triompher. La lutte, au sens proudhonien du terme, revient donc à créer le maintien permanent de ces oppositions.

Dès lors, Michel Onfray peut effectivement hausser les épaules lorsqu'on lui reproche de « *faire le jeu* » de l'extrême droite. Dans une logique proudhonienne, cela n'a effectivement pas de sens. Finalement, il en irait de la présence dans *Front populaire* de Michel Onfray et d'Alain de Benoist comme de la correspondance de Proudhon avec Marx et Engels, avec lesquels il s'opposait sur bien des points, entre 1843 et 1846, résumée par le premier dans ces mots : « *Cherchons ensemble, si vous voulez, les lois de la société, le mode dont ses lois se réalisent, le progrès selon lequel nous parvenons à les découvrir.* » C'est donc une démarche intellectuelle permettant de dégager une synthèse répondant aux rapports de force du temps. Ce serait en cela qu'elle est politique.

### **Un moment proudhonien ?**

La démarche de Michel Onfray pourrait donc être proche de celle de Proudhon. C'est celle d'un acteur isolé cherchant à peser, sans passer par une organisation politique. Proudhon ne rechignait certes pas à faire de la politique, mais sa crainte permanente de nier les équilibres en défendant un camp l'a clairement éloigné de tous les mouvements politiques. En mai 1846, dans une réponse devenue célèbre à la proposition de Karl Marx de créer un réseau d'activistes dans toute l'Europe (ce qui deviendra la Ligue des communistes), Proudhon décline en ces termes : « *Ne songeons point à notre tour à endoctriner le peuple, ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle intolérance.* »

Le 4 juin 1848, il est élu député à l'Assemblée constituante, mais c'est une personnalité isolée. Seul socialiste de renom à ne pas être emprisonné au moment de l'insurrection de fin juin, il joue sa propre partition, celle d'une proposition de crédit gratuit organisé par l'État pour favoriser la consommation et organiser le travail. Il conçoit cette proposition comme celle d'un équilibre entre capital et travail, même si, dans la fureur bourgeoise d'alors, l'idée est rejetée par 691 voix contre 2 en question préalable le 31 juillet 1848. Tout en condamnant le massacre de juin, Proudhon n'aura pas de mots assez durs pour les socialistes de son époque et refusera par la suite encore toute action commune avec le reste de la gauche, par ailleurs en lambeaux.

Après son échec de séduction de Napoléon III, il jouera toujours sa propre partition, tentant (là encore en vain) d'influencer par Henri Tolain la jeune Association internationale des travailleurs, l'AIT, ou Première Internationale, en 1864. Mais Proudhon ne construira jamais de courant politique structuré ou même d'école de pensée. Ses disciples vont perdre de l'influence sur le mouvement ouvrier par leurs

positions abstentionnistes radicales ou, comme Tolain, par leur opportunisme. L'anarchisme français fut rapidement beaucoup plus influencé par Blanqui et Bakounine, deux ennemis de Proudhon. Mais, bien sûr, Proudhon a été une figure intellectuelle de son temps et Michel Onfray peut espérer réussir là où son modèle a échoué.

Collection « Universités populaires & C<sup>ie</sup> »

THIBAUT  
ISABEL

Préface de MICHEL  
ONFRAY

PIERRE-JOSEPH  
PROUDHON

L'ANARCHIE  
SANS LE DÉSORDRE

L'ouvrage sur Proudhon préfacé en 2017 par Michel Onfray. © DR

Car le succès a correspondu à la crise du petit artisanat travaillant souvent à la tâche et à domicile, et soumis de plus en plus à la concurrence de la fabrique. Le rêve de Proudhon d'organiser la société autour de fédérations de petites unités de production en concurrence, mais néanmoins contraintes de coopérer, indépendantes mais incapables de se muer en monopole, rencontrait les aspirations de ces classes en voie de prolétarianisation, sur le point de perdre leurs petites propriétés et leur indépendance pour aller grossir les rangs des usines.

L'évolution du capitalisme d'alors a pris de vitesse ce rêve. La partie était alors perdue et donnait raison à ceux qui voyait déjà la nécessité d'organiser l'étape d'après, comme Marx et Bakounine : poser la solidarité entre les travailleurs pour retrouver la liberté, plutôt que de s'appuyer sur les individus libres pour construire la solidarité. Dès lors, le mouvement ouvrier ne pouvait plus devenir proudhonien, tandis que la petite bourgeoisie préférait les espoirs des délices promis par le libéralisme.

Michel Onfray peut penser que le balancier de l'histoire est revenu dans le sens de Proudhon, ce qui, au reste, correspondrait à une conception proudhonienne de l'histoire. La défaite du « socialisme réel » et des mouvements communistes occidentaux a réduit l'influence du marxisme dans une population ouvrière qui s'identifie ou rêve de s'identifier désormais à la « *classe moyenne* ». Ce terme est d'ailleurs largement utilisé par Proudhon, qui y voyait le centre de la synthèse sociale, notamment parce qu'elle est très attachée à sa liberté.

Mais la violence néolibérale a, parallèlement, fragilisé la classe laborieuse en précarisant les emplois et en faisant pression sur les revenus d'une partie de cette même classe moyenne ou de ceux qui espèrent en faire partie. Dès lors, ce « peuple » se révolte à la fois contre l'État taxateur et contre le grand capital, au nom de la « démocratie », c'est-à-dire cette capacité de reprendre le contrôle d'un destin qui semble lui être confisqué par l'État et le capital. La situation ne semble alors pas très éloignée de celle des années 1850 : une masse d'indépendants attachés à leurs libertés sont menacés d'une prolétarianisation qu'ils refusent et qui est favorisée par l'État. Sauf que, cette fois, l'ère de l'usine est passée et que l'évolution du capitalisme semble aller dans l'approfondissement de cette situation.

Or, la pensée proudhonienne répond précisément à cette angoisse sur le plan économique. Le fondement de cette organisation, c'est « *l'échange libre entre égaux* », le « *mutuellisme* ». Il s'appuie sur un système de crédit gratuit qui permet d'offrir à

chacun l'accès au capital et donc à la production, permettant cet échange libre. La propriété « voleuse », celle qui génère ce que Marx appelait la survaleur, est ainsi abolie ; seule subsiste la propriété qui permet de produire et d'échanger ses produits. De même, la concurrence n'est pas supprimée, elle a, pour Proudhon, un aspect positif important, mais on limite toute possibilité de monopole.

Ce projet a tout pour plaire, sur le papier, aux classes moyennes d'aujourd'hui : on préserve la propriété et la concurrence auxquelles elles sont attachées comme « fruit de leur travail », mais on en détruit les aspects d'exploitation. Bref, on garantit les positions des « petits » contre les « gros ».

Pour Proudhon, les unités de production libres sont les premiers piliers de la rénovation politique. Pour se coordonner et gérer ce qui les dépassent, ils doivent se « fédérer », autrement dit trouver par la discussion antagoniste, ce fameux « équilibre » que l'on a décrit plus haut. Cette fédération remonte progressivement une pyramide pour toucher aux questions les plus générales, selon le principe de subsidiarité. Comme cet équilibre est toujours à refaire, on a recours à des mandats impératifs et à des référendums *ad hoc*, ce qui rejoint quelques revendications majeures des « gilets jaunes », par exemple.

Bref, ce schéma, que Michel Onfray décrit brièvement dans sa réponse au *Monde*, serait bien *in fine* son objectif. Profiter de ce moment propice pour fonder un consensus autour de ces idées, y compris en créant un équilibre avec une partie de la droite nationaliste et identitaire.

Mais ce qui semble étonnant, si l'objectif est bien la dissolution du capitalisme dans le socialisme proudhonien, c'est de ne pas insister sur ce point, sur l'organisation sociale et notamment sur l'organisation des entreprises. Pourtant, ce débat existe, même s'il est peu visible depuis les grands médias. L'économiste Benoît Borrits propose ainsi, par exemple, dans son ouvrage *Au-delà de la propriété*, une transition vers un dépassement de la propriété et une forme de fédéralisme moderne ([on peut le voir dans cette vidéo](#)). Il mène des débats assez serrés avec d'autres figures intellectuelles de gauche et il ne tiendrait qu'à notre philosophe normand d'entrer dans la discussion et de porter cette nouvelle organisation sociale qui est, au fond, au cœur du projet proudhonien.

Mais il y a aussi une autre voix. Celle qui insiste sur les éléments les plus conservateurs de la vision sociale proudhonienne. La droite française d'aujourd'hui n'est plus celle de 1848, qui se gaussait du crédit gratuit de Proudhon et de son insistance sur l'importance de la consommation. Entre-temps, elle a su transformer ses valeurs pour les rendre acceptables aux masses. La base sociologique possible du nouveau proudhonisme pourrait ainsi rejoindre, en partie, celle de la droite nationaliste.

L'individualisme et la défense des petits producteurs ne déplaisent pas à la droite radicale française, qui a fait de la défense des « petits » contre les « gros » un de ses thèmes favoris, notamment pour concurrencer la lutte de classes et la remplacer par le combat de vaillants petits propriétaires français victimes des multinationales aveugles. Cela a été le terreau sur lequel les populations d'artisans, de petits commerçants ou de

petits cadres ont pu voter longtemps pour une droite dure (de Pujade dans les années 1950 au RPR de la fin des années 1970), dont les souverainistes de droite sont aujourd'hui les héritiers.

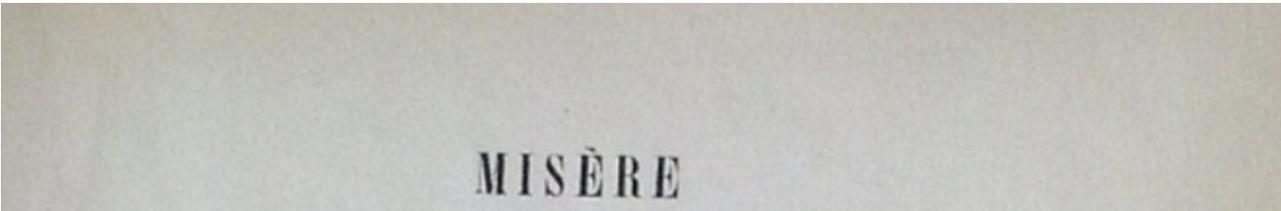
D'ailleurs, le proudhonisme préfère trouver une médiation à la lutte des classes, plutôt que de prendre parti en son sein. L'opposition entre capital et travail est reconnue, mais Proudhon veut la régler en construisant une synthèse entre les deux, plutôt qu'en donnant le pouvoir à un des deux camps. Cela conduit à une idée de collaboration entre le capital et le travail qui a longtemps été aussi l'apanage de la droite et de l'extrême droite, qui voyaient précisément dans la nation la médiation nécessaire à ce conflit : on se réconciliait pour renforcer la nation.

### **La haine de la gauche**

Ce n'est certes pas la seule voie possible pour le proudhonisme, mais c'est celle qu'a choisie Michel Onfray en insistant non pas sur l'organisation sociale, quitte à en déduire une forme de souverainisme, mais en partant du souverainisme comme condition *sine qua non*. Dans une perspective proudhonienne, la logique n'est alors pas la même : trouver un équilibre autour de la question européenne après avoir bâti un accord sur la question sociale ne revient pas au même que construire un équilibre sur la question sociale en partant d'un accord sur la question nationale.

Mais ce n'est pas là non plus le fruit du hasard. Michel Onfray s'inscrit ici aussi dans une certaine lecture de Proudhon. La question nationale à l'époque ne se pose certes pas dans les mêmes termes qu'aujourd'hui, ce qui fait que le philosophe bisontin n'a jamais réellement frayed avec la droite, si l'on excepte sa tentative vite avortée de rapprochement avec Napoléon III. Mais, pour autant, Proudhon est un des plus féroces pourfendeurs de la gauche de son époque, notamment de la gauche radicale.

On connaît évidemment son anti-marxisme à partir de la violente polémique de 1846 qui le conduira à voir dans le penseur de Trèves le « *ténia du socialisme* ». Mais, en vérité, cette attitude est la même envers les autres socialistes de cette époque. Proudhon détestait Louis Blanc, la grande figure du socialisme français d'avant 1848, mais aussi tous ceux que Marx appellera plus tard les « *utopistes* » : Fourier, Saint-Simon, Cabet ou Leroux. À cela s'ajoute une détestation de la gauche jacobine et de la gauche « *activiste* » à la Blanqui. Certes, lors de son discours à l'Assemblée constituante du 31 juillet 1848, Proudhon se présente, un mois après les massacres de juin, comme « *le représentant du socialisme* », mais il ne fait aucune concession aux autres écoles : le socialisme, c'est Proudhon ou ce n'est rien. Le Bisontin critique toute intolérance, mais, dans les faits, ne tolère que sa pensée.



MISÈRE

DE

# LA PHILOSOPHIE.

RÉPONSE A

LA PHILOSOPHIE DE LA MISÈRE

DE M. PROUDHON,

Par Karl Marx.

PARIS,  
A. FRANK,  
69, rue Richelieu

BRUXELLES,  
C. G. VOGLER,  
2, petite rue de la Madeleine.

1847

Et d'ailleurs, Proudhon est profondément hostile à ce que l'on appelait alors les « *coalitions d'ouvriers* », autrement dit les syndicats, et à leurs actions comme la grève. L'idée est toujours la même : la confrontation vise l'écrasement de l'une ou de l'autre des parties, ce qui brise l'équilibre au lieu de le trouver.

Dans *Misère de la philosophie*, Marx met d'ailleurs en lumière cette hostilité au mouvement chartiste anglais et à la grève, et en profite pour préciser le concept de lutte des classes. En niant l'existence de l'aliénation dans le travail, le fédéraliste nie au fond la capacité émancipatrice de la lutte sociale. Et c'est pour cette raison que Proudhon, quoique ouvrier lui-même, a rapidement été oublié par les ouvriers, même anarchistes. Lorsque le courant anarcho-syndicaliste pensait la grève générale comme moyen d'émancipation, la pensée du Bisontin était *contre* eux, non *avec* eux.

Mais, dans sa réponse au *Monde*, Michel Onfray insiste bien sur cet « *anarchisme français* », qu'il réduit d'ailleurs excessivement à Proudhon et qui, précisément, s'oppose à ces courants plutôt issus de Bakounine et de Kropotkine. Chez le penseur normand, le mouvement syndical est réduit à un agent du chaos organisé au profit d'une bureaucratie, en opposition avec des gilets jaunes qui, eux, auraient la capacité d'accepter un ordre juste individualiste et fondé sur l'harmonie des classes.

À cela s'ajoute chez Michel Onfray la violence de la charge contre le marxisme, dont il nie l'aspect émancipateur et qu'il réduit à une simple violence. La charge anti-marxiste du texte déjà cité de 2017 est sans ambiguïté : le goulag se trouve dans Marx, qui s'est inspiré de Robespierre. Le marxisme est réduit à un léninisme qui, lui-même, est intrinsèquement stalinien. C'est le règlement de comptes final de la polémique de 1846 qui permet en réalité de passer par la fenêtre l'essentiel de la tradition ouvrière française, mais aussi la tradition non autoritaire du marxisme, de Rosa Luxemburg à Anton Pannekoek ou Paul Mattick.

Tout cela est cohérent : la vision marxiste de la lutte des classes vise à l'émancipation des travailleurs par la prise du pouvoir de ces derniers. Parce que le prolétariat est la classe de la production, il a le pouvoir de fonder une société sans classes et sans propriété, en réorganisant sa propre production débarrassée de l'obligation du profit. Pour Proudhon, le dépassement n'est pas possible. Il faut donc construire des « *synthèses* » avec les classes existantes, ce qui a amené Proudhon à préserver la propriété et la concurrence. L'idée d'émancipation est donc ici encore une fois au cœur du problème.

Et c'est, au reste, amusant de voir le marxisme réduit à un éloge de la violence, alors même que Proudhon place « *la force* » au centre de sa pensée. Cette force est en effet le principe réel des antinomies, c'est donc elle qui permet de construire les équilibres. Dans la logique de « *paix belliqueuse* », il faut donc laisser les forces jouer pour qu'elles trouvent leur point d'équilibre. Le danger, c'est la force unilatérale, par exemple étatique, qui n'a pas d'opposition et peut donc tout écraser.

Il faut donc faire droit à la force. « *Si le droit de la force est méconnu, on aura la force sans le droit* », résume Proudhon. Il y a là une vision quasiment nietzschéenne, une autre grande référence de Michel Onfray, qui amène Proudhon à faire l'éloge de la guerre comme « *jugement vrai ou fictif de la force* ». Si Marx établit la lutte de classes, c'est pour démonter le mécanisme au cœur de la violence sociale et, précisément, pour donner la perspective d'une société apaisée parce que sans classes. Si la violence révolutionnaire est inévitable, elle est le reflet de la violence propre au capitalisme. Mais, chez Proudhon, la force et la guerre sont des principes permanents, sur lesquels la société doit se construire.

On comprend alors qu'une telle vision a tout pour plaire à une droite nationaliste qui s'est forgée autour du rejet de 1793 et de la révolution russe, et dont Michel Onfray reprend régulièrement la *doxa*. La nécessité d'un « *ordre juste* », qui s'opposerait tant au chaos porté par la gauche socialiste (et anarchiste dans la tradition bakouniniste) qu'au libéralisme politique et économique, est aussi un des discours fondateurs du courant réactionnaire et nationaliste français. Comme les proudhoniens, les conservateurs nient profondément l'aliénation et l'exploitation du travail. Et logiquement, le cadre dans lequel cet « *ordre juste* » pourrait se réaliser serait le cadre national, qui s'opposerait aux deux internationalismes, celui de la gauche marxiste et bakouniniste (à l'origine de l'AIT) et celui de la mondialisation néolibérale. C'est un point de jonction ici assez évident entre ces « proudhoniens de droite » et la droite nationaliste.

### Moralisme et nationalisme

Certes, Proudhon n'est pas nationaliste. Dans *Du principe fédératif*, publié en 1863, il prédit que, dans le cadre fédératif, la France retrouvera les contours de « *douze ou quinze peuples parfaitement distincts* ». Les ensembles fédérés ne connaissent pas de frontières, ils coopèrent nécessairement entre eux.

La détestation de l'État ne se marie d'ailleurs guère avec l'idée de souveraineté et particulièrement avec l'usage par l'État d'un état d'exception dont celui de 1848 a été pour lui un traumatisme. C'est un point de divergence central avec le souverainisme contemporain, qui, dans la tradition de Carl Schmitt, fait de cet état d'exception le cœur de la souveraineté de l'État.

Pourtant, Proudhon insiste sur la construction volontaire de collectivités réduites, d'origine économique. Le plus petit ensemble doit toujours primer sur le plus élevé et le penseur de Besançon est fasciné par les petites nations, dont il craint la disparition. Dans le cadre de l'UE, cela peut évidemment conduire à favoriser l'échelon inférieur, l'État, sur l'échelon communautaire, surtout quand ce dernier tend à prendre plus d'importance. En théorie, l'UE est fondée sur le principe de subsidiarité, qui est au cœur de la pensée proudhonienne. Mais lorsque l'échelon supérieur gagne du poids, alors, il faut défendre l'échelon inférieur.

En théorie, cela ne conduit pas au « nationalisme » *stricto sensu*, mais peut y conduire *de facto* lorsque cette défense devient si centrale que l'on doive se définir comme « souverainiste ». Et finalement, cet attachement à l'ensemble proche est une opposition radicale avec les courants internationalistes. C'est bien ce que rappelle Michel Onfray lorsqu'il vante, dans son texte de 2017, l'ancrage populaire français contre un Marx d'origine juive, fils d'un converti marié à une Hollandaise, et qui s'est marié avec une aristocrate allemande. Le fédéralisme est évidemment impossible avec des gens comme Marx. Il faut donc des gens ancrés dans un territoire et dans une nation. La priorité devient alors la souveraineté.

Finalement, les points de jonction d'une certaine tradition proudhonienne avec la droite radicale ne sont pas si rares. On en retrouve un autre dans le rejet du libéralisme de mœurs. La « morale » est un concept central de la pensée proudhonienne : c'est par la morale que la justice, autrement dit le bon équilibre, est trouvée. Cette morale est donnée à l'homme comme finalement l'impératif catégorique kantien. Elle ne se discute pas. Aussi, toute tentative de construction d'une autre morale est violemment rejetée. Car, comme Kant, Proudhon place la morale bourgeoise de son temps à un niveau quasiment métaphysique, ce que Marx rejetait profondément. On retrouve cette morale suprême chez Michel Onfray, qui l'oppose à la « *moraline* », qui est finalement la morale d'un camp, celle qui ne serait pas propre à l'humanité.

Un exemple reste très parlant à ce propos : le rejet profond par Proudhon du féminisme, qui est là aussi repris par Michel Onfray. Et c'est ici un point de jonction fondamental avec la droite radicale contemporaine, qui voit dans le féminisme une forme de décadence, une « *pornocratie* » pour reprendre le titre de son ouvrage publié à titre posthume en 1875, en plein « *ordre moral* » réactionnaire : *La Pornocratie ou Les Femmes dans les temps modernes*.

Les positions ouvertement réactionnaires de Proudhon sur le sujet soulèveront une vague de protestations dans les milieux anarchistes français et ne vont pas peu contribuer à affaiblir son influence. Ironie du sort, le mot « *libertaire* » sera inventé par Joseph Déjacque, un anarchiste français émigré aux États-Unis, pour se distinguer de l'anarchisme de Proudhon sur la question des mœurs et de l'émancipation des femmes. Déjacque voit dans Proudhon un simple « *libéral* » qui veut bien de la liberté tant qu'elle ne touche pas au désir et ne concerne pas les femmes.

Le même constat peut être fait au regard de la vision quasiment suprémaciste de Proudhon à l'égard des Noirs, de l'éloge de la colonisation ou de la haine des juifs, classiquement assimilés à un peuple capitaliste. Marx lui-même n'est pas toujours à l'abri de ce type de critique, il est vrai, mais il y a chez Proudhon un caractère systématique qui consiste à amener les peuples colonisés à la morale occidentale, jugée seule capable de construire la justice. C'est un discours qui ne peut que ravir ceux qui se sont faits les défenseurs de la colonisation. Dans le texte de 2017, Michel Onfray prétend que son penseur fétiche « *n'a jamais fait de genuflexion devant la guillotine* », mais il en a fait devant l'esclavage, dont il était un ardent défenseur. Karl Marx, qui, au reste, ne s'est jamais agenouillé devant la figure de Robespierre, avait dans *Misère de la*

*philosophie* vu le lien essentiel entre esclavage et capitalisme. Et il a, lui, soutenu la libération des esclaves noirs étasuniens et celle des serfs en Russie. Il a aussi analysé le lien entre capitalisme et colonialisme.

Globalement, c'est la conception proudhonienne de l'histoire qui rapproche ce penseur de la droite. Comme on s'en souvient, à la différence de la dialectique hégéliano-marxiste, l'histoire proudhonienne n'est pas faite de dépassements, mais de nouveaux équilibres construits à partir de l'existant. Il y a donc une persistance du passé en tant que tel. « *Les progrès de l'humanité ne sont que le rajeunissement de ses traditions* », écrit-il. Dès lors, il y a un attachement chez Proudhon à une grande partie de ces traditions qui s'appuient sur une forme de nostalgie qui est aujourd'hui un moteur de la droite extrême, celle-ci idéalisant, notamment, les Trente Glorieuses, comme jadis les ultras idéalisaient l'Ancien Régime. Cette conception de l'histoire est une des raisons, avec sa prudence politique, qui avaient amené Karl Marx à fustiger l'esprit petit-bourgeois de Proudhon. Elle ne peut, en tout cas, que plaire à des réactionnaires qui cherchent l'inspiration dans un retour du passé.

La figure de Proudhon est complexe. Fondée sur des contradictions, sa pensée est elle-même contradictoire. Elle peut donc aisément s'inscrire dans des cadres fort différents, celui de la transformation sociale ou celui d'une vision plus réactionnaire. La démarche de Michel Onfray peut s'inscrire dans une stratégie proudhonienne de confrontation des antinomies. Mais elle peut aussi permettre de construire un débat autour de ce que l'extrême droite et le proudhonisme ont en commun. Et, dans ce cas, l'équilibre trouvé pourrait bien ne pas jouer en faveur de l'auto-organisation des travailleurs, mais bien en faveur d'un retour de l'ordre moral, racial et national.